

CHAPITRE III.

Discorde. — L'existence à bord de *la Belle*. — Caractères et portraits. — L'île Cedros et M. Limantour. — Île Guadalupe. — San-Benito. — Emotion. — Un souper et une nuit à terre.

Les premiers jours de notre navigation ne furent rien moins qu'agréables : vent debout, brise carabinée, brouillard épais qui nous voilait et le soleil et les côtes, de telle sorte que nous allions à l'aventure. De temps en temps on découvrait cependant, au bout d'une bordée de terre, des falaises escarpées, promontoires menaçants dont le sommet se perdait dans la brume. Spinks prétendait les reconnaître et, le doigt sur la carte, les baptisait du nom de pointe Concepcion, pointe San-Buenaventura, pointe San-Vicente, etc. Nos marins se croyaient beaucoup plus au large, et la teinte glauque de l'eau semblait leur donner raison ; d'ailleurs, de la pointe Concepcion à la pointe Loma, au nord de San-Diego, on rencontre, disséminées le long de la côte sur une échelle de cinquante lieues environ, plusieurs îles assez importantes. Si le calcul de notre pilote avait été juste, nous ne pouvions manquer, en dépit de la brume, d'apercevoir quelquefois la terre, soit dans le sud, soit dans l'ouest, ce qui n'arriva point. Il était donc probable que c'étaient ces îles elles-mêmes qui nous montraient à l'est leurs flancs pierreux. Ce raisonnement donna lieu à des altercations sans nombre et souvent assez aigres.

Une antipathie marquée s'était révélée dès le départ entre les marins des deux langues, et menaçait de devenir une source d'ennuis sérieux. Elle divisa bientôt l'équipage en deux partis, entre lesquels je servais d'inter-

médiaire en ma qualité de trucheman, et le poste n'était point une sinécure. *Traduttore traditore*, dit un proverbe dont je ne crains pas de reconnaître la haute vérité, tellement il dépend peu du traducteur qu'il en soit autrement. C'est toujours une fâcheuse affaire quand des hommes destinés à vivre et à travailler ensemble ne peuvent s'entendre directement. Mieux leur vaudrait s'expliquer comme les muets, au niveau desquels ils se trouvent accidentellement, que d'avoir recours à l'interprète le plus consciencieux, juré ou non. A l'interprète, terrain neutre, on dit ce que l'on se garderait de dire à la partie adverse ; avec lui on ne songe point à modérer les intempérances de sa langue, et la parole entraîne la pensée dans des emportements. Il n'est plus question de raisonner, de faire des concessions, de chercher à se mettre d'accord à la satisfaction de tous ; on a raison, on dicte des arrêts, on les impose, on se fâche, on insulte. Il arrivait fréquemment qu'après avoir dégagé les communications qui m'étaient faites des jurons et des invectives, il ne me restait plus rien à traduire, ce qui constituait pour un trucheman la position la plus saugrenue du monde.

Il y avait deux capitaines à bord, pas d'autorité par conséquent. Perseval, futur amiral des flottes mexicaines, préparé depuis longtemps à l'honneur de conduire *la Belle* à destination, se trouvait, j'en conviens, depuis l'arrivée des Américains, dans une situation très-fausse, qu'il devait accepter franchement toutefois, comme conséquence logique d'une mesure à laquelle il n'avait pas fait opposition. Avec moins d'amour-propre il l'eût acceptée mais l'amour-propre le dévorait et avait d'autant plus de prise sur lui qu'il était d'une faiblesse de caractère insigne. Ex-enseigne de vaisseau, ayant encore à sa capote bleue les boutons de la marine française, il ne pouvait se faire à l'idée de se soumettre à un bosseman

anglais, qui, lui, de son côté, n'eût pour rien au monde consenti à n'être qu'un simple matelot : à celui qui avait la meilleure éducation il appartenait de montrer le plus de tact. Perseval était très-bon au fond, doux comme un mouton, mais un mouton peut devenir enragé. L'entêtement remplaçait chez lui l'énergie. Il était blond, et le regard de son œil bleu et pâle trahissait perpétuellement l'irréremédiable indécision de son esprit ; le dépit seul agitait quelquefois, de contractions nerveuses, ses traits mous, que le sang empourprait outre mesure à ces moments-là.

Spinks, engagé pour conduire le navire, et ne voulant accepter la responsabilité de la manœuvre qu'à condition de la commander, s'irritait, à bon droit, souvent de l'opposition que Perseval lui faisait au moyen de l'influence qu'il exerçait sur M. de Raousset. Spinks avait pour lui ses compatriotes, y compris Bowen ; Simon, qui, en sa qualité de marin breton, confondait dans une même aversion tout ce qui procédait d'origine saxonne, faisait cause commune avec Perseval. Il faut convenir, cependant, qu'il ne prenait part aux discussions qu'autant que les torts étaient du côté de Spinks, ce qui n'était pas toutes les fois. Dans le cas contraire, il passait sa rage en silence sur une chique plus volumineuse qu'à l'ordinaire. Un sentiment de patriotisme faux et coupable lui dictait cette conduite contre laquelle sa raison protestait, car, au fond, il faisait peu d'état du faible Perseval. Insouciant du reste, quoiqu'un peu rageur, il cherchait rarement à donner son avis, et, quand les choses n'allaient pas à sa guise, il se contentait de hausser les épaules et d'aller se coucher s'il le pouvait, sauf à déployer une activité indomptable dans les situations critiques. C'était un rude mais bon compagnon, dans la force de l'âge comme Perseval, sec et robuste, ayant sur le visage un cachet d'énergie sauvage ; Spinks avait en lui une grande

confiance, et, en dépit de tout, il ne pouvait moins faire que de la lui rendre. Sans la présence ou sans l'orgueil de Perseval, je crois qu'ils eussent fait bon ménage.

Pour trancher ce différend d'amour-propre, compliqué d'un point de chauvinisme, il eût fallu que le chef suprême eût été marin lui-même, ou bien qu'il eût été apte à servir lui-même de trucheman, ou bien encore qu'il eût eu l'énergie nécessaire pour donner autorité définitive soit à l'un soit à l'autre. Malheureusement, M. de Raousset voulait ménager à la fois Spinks, dont il comprenait l'utilité actuelle, et Perseval, sur lequel il fondait pour l'avenir des espérances mal justifiées par celui-ci. M. de Raousset agissait avec les hommes, comme les jeunes romanciers avec les idées. Quand on débute dans la carrière des lettres, une des grandes préoccupations est celle de ne jamais manquer de situations et, quand on en tient une, si mauvaise qu'on la juge, on hésite à la jeter au panier dans la crainte d'appauvrir son sac. On n'est écrivain que le jour où l'on a vu s'évanouir cette crainte chimérique ; on n'est à la hauteur du commandement que lorsqu'on connaît assez les hommes pour ne s'attacher ni trop ni trop peu aux individus.

Pour ne pas sacrifier l'un des deux marins en donnant le commandement à l'autre, M. de Raousset se le réserva, s'exposant ainsi, soit à mécontenter chacun et à ne faire que des contresens, soit à subir l'influence de l'un d'eux sans satisfaire personne. C'est dans ce dernier cas qu'il se mit. En somme, il ne prenait jamais de décision que sous les inspirations de Perseval dont il reconnaissait comme tous la faiblesse et le mauvais vouloir, mais qui avait toujours raison en fin de compte parce qu'il parlait le premier et le dernier, s'adressait directement à lui et, grâce à son indécision, ne paraissait pas chercher à imposer une volonté qu'il n'avait pas. Dans ces conditions il devenait difficile d'arriver à bon port.

Si l'on songe à l'exiguïté de l'espace dans lequel nous étions confinés, on comprendra sans peine que *la Belle* devint bientôt un petit enfer. Cependant, on n'eût pas trouvé une goutte de fiel, un grain de malice, dans le cœur des dix hommes qui la montaient pris isolément. Jamais, avant cette époque, je n'avais mieux compris le mythe ingénieux qui fait naître la guerre au pied de la tour de Babel; jamais je n'avais désiré aussi ardemment de voir dissiper par l'étude, la fréquentation, la communion d'intérêts matériels, cette confusion des langues, source de tous les préjugés à l'aide desquels on est parvenu à faire croire aux hommes qu'ils n'étaient pas frères parce qu'ils ne parlaient pas le même jargon; jamais, dans ma répulsion instinctive pour le grec et le latin, je n'avais aussi bien vu la portée de l'enseignement des langues vivantes au point de vue de la morale publique. Jamais aussi ne s'étaient révélée si clairement à moi, avec les dangers de l'autorité basée sur le fait brutal et pouvant opprimer la raison, l'importance de l'autorité de la raison et du savoir dominant le fait brutal. Je reçus de bonnes leçons à cet égard à bord de *la Belle*, où je souffris plus que d'autres à cause de mon rôle d'interprète, qui me laissait voir le mal sans que j'eusse la faculté d'y remédier. Je ne pouvais agir que par persuasion; causant avec chacun, j'étais dans des termes affectueux avec tous et j'en profitais pour maintenir la bonne harmonie, ce qui n'était pas bien difficile aussi longtemps qu'il ne s'agissait pas de manœuvres, mais sur ce chapitre tout le monde devenait sourd; l'amitié s'envolait avec l'harmonie, je demeurais une machine à traduction au milieu d'hommes haineux.

Et cependant, je le répète, il n'y avait pas un méchant homme sur *la Belle*. En dehors des conditions exceptionnelles que je viens d'esquisser, l'union aurait été aussi parfaite que possible à bord d'un navire, car les incon-

venients d'une cohabitation trop intime et trop prolongée ne peuvent guère être complètement éludés.

Les deux acolytes de Spinks étaient des types bien opposés, mais aussi peu dangereux l'un que l'autre. Tommy, petit loup de mer de vingt-cinq ans à peine, actif, industriel, doué du meilleur caractère du monde et porteur d'un visage ouvert, était aimé de tous, voire de nos marins, qui appréciaient ses capacités de matelot. Il connaissait son affaire et gouvernait surtout d'une main sûre, aussi aimait-on à lui confier la barre dans les gros temps. Tom, garçon de vingt ans, natif du Connecticut et yankee en diable, était de grande taille et n'avait pas terminé sa croissance, aussi, bien qu'il fût solidement bâti, n'avait-il pas encore toute sa force. Il abusait de ce prétexte pour être le plus grand fainéant et le plus intrépide dormeur qu'on pût rencontrer, bayant aux corneilles quand il ne dormait pas, gourmand et hâbleur avec cela, au demeurant le meilleur fils du monde.

Il était perruquier de son état et venait d'arriver en Californie, par voie de terre, attaché à un convoi d'émigrants en qualité de *teamster* ou garçon bouvier. Dénué de ressource, ne trouvant pas d'ouvrage à San-Francisco et sentant ses dents s'allonger, il était entré un certain soir dans une taverne du port où il avait précisément rencontré Bowen qui venait recruter. Maître Tom le perruquier s'était enrôlé avec cet aplomb yankee, basé sur une confiance sublime en la puissance de la volonté et, aussi, sur la conviction que le premier devoir de l'homme est de ne pas se laisser mourir de faim sous l'influence d'un préjugé. Je voudrais que tout le monde fût yankee sur ce point. Il était intelligent et fut rapidement au courant de sa besogne, mais il en mettait volontiers à nonchaloir les détails les plus urgents. Sa négligence à la barre, notamment, faillit nous causer plus d'une fois des avaries et lui attira maintes bourrades.

L'enrôlement de Tom est un trait caractéristique auquel peut servir de pendant la manière dont M. Bowen nous avait été affilié.

Bowen était un homme de trente-huit à quarante ans, faible de constitution et de peu de santé, roidi par vingt et quelques années d'écritures en partie double autant que par les rhumatismes, ayant des lunettes d'or en croix sur un visage long et rouge, à l'expression grave et placide, encadré de poils blonds.

Un jour, M. Argenti l'avait prié confidentiellement d'acheter un schooner de dix tonneaux et d'aller chercher aventure sur les côtes du Mexique, en compagnie de six Français qu'il ne lui nomma pas d'abord, avec la perspective d'être traité de Turc à More si l'on tombait entre les mains des Mexicains. Bowen, qui était un gentleman, s'informa tranquillement si, parmi ses futurs *shipmates*, il y avait quelques gentlemen. Sur la réponse affirmative de M. Argenti il s'engagea purement et simplement. Il continua de s'occuper de sa caisse jusqu'au samedi 23, sans plus s'inquiéter de rien, si ce n'est de l'heure du départ, et voici comme il se trouvait avec nous. Il souffrit beaucoup durant ce voyage et je ne pense pas l'avoir entendu, je ne dis pas se plaindre, mais se demander ce que diable il était venu faire sur cette galère! C'était un excellent homme, plein de bon sens et de bonne volonté, parlant peu, mais aimable avec tout le monde, et dont j'ai conservé le meilleur souvenir.

Il y avait à bord un homme à cheveux gris, capable de rendre des points à Tom pour la mollesse, c'était Albert, comte de Courcy ni plus ni moins. En lui se retrouvaient les mêmes dispositions au sommeil et à la grande chère, la même tendance à s'inutiliser. Grand, gros, lourd dans sa démarche et dans sa conversation, Albert ne parlait guère que de ses relations nobiliaires et de ses exploits de chasseur en France : il prétendait avoir été

louvettier de son canton. Quoi qu'il en fût, il n'avait jamais exercé à San-Francisco d'autres fonctions que celles de coq, et coq il était à bord de *la Belle*, en dépit qu'il en eût. A peine étions-nous en mer, il entreprit de nous démontrer par A plus B l'impossibilité de faire la cuisine dans de pareilles conditions. Impossible ou non, il fallait que cela se fit. On le lui laissa clairement entendre, mais l'enfant était opiniâtre et ne se décidait à faire son devoir que contraint et forcé : c'était une scène à chaque repas. On avait pourtant des égards pour lui, et dans les gros temps on l'autorisait à n'allumer son fourneau qu'une fois le jour; nous allâmes un moment jusqu'à nous condamner pendant quarante-huit heures à vivre de fromage, de sardines et d'eau claire, alors que des aliments chauds nous eussent paru un grand confort.

Loïn d'être reconnaissant de ces concessions, maître Albert les tenait pour forcées et irrévocables et entraînait en fureur dès qu'on les révoquait. Il était incapable de trouver sans chandelle, dans la cale, les provisions dont il avait besoin et il fallait que quelqu'un les lui procurât à peine d'un retard de plusieurs heures pour nos estomacs. Cependant on le suspectait avec quelque raison d'avoir relevé très-exactement la position de la pièce d'eau-de-vie en perce, à côté de laquelle son lit se trouvait placé, par hasard. Son travail fini, il disparaissait immédiatement dans les profondeurs du navire, où il passait habituellement dix-huit heures sur les vingt-quatre.

Ainsi Tom et Albert, le plus jeune et l'aîné de la bande, étaient en somme les seuls obstacles réels à une entente cordiale universelle.

Le 29, l'inclémence du temps nous contraignit à mettre à la cape; nous y demeurâmes jusqu'au 31. Un vaisseau n'eut peut-être pas renoncé à porter sa toile à notre place, mais tout nous était aquilon. *La Belle* se compor-

taient admirablement bien, du reste, à sec de voiles, dansant sur la houle comme un liège.

Nous étions alors en vue d'un haut promontoire que Spinks affirmait être la pointe Loma ou le cap San-Miguel. La pointe Loma ferme la baie de San-Diego, ancienne mission, la première fondée en Californie, en 1769, aujourd'hui petite cité florissante. Le cap San-Miguel, à quelques lieues plus au sud, appartient au territoire mexicain de la basse Californie. Il forme la partie septentrionale de la baie de Todos Santos, où le colonel Walker était venu se réfugier le 1^{er} décembre 1853 après avoir abandonné la Paz.

Suivant l'estime de nos marins, ce n'était ni l'un ni l'autre de ces points que nous avions sous les yeux, mais bien une des îles dont j'ai parlé plus haut. Ces trois jours néfastes se passèrent en aigres et interminables discussions à ce sujet, d'où chacun sortait bredouille naturellement, auxquelles faisaient diversion quelques récriminations contre Tom et contre Albert. L'inaction, qui augmentait nos ennuis, augmentait aussi notre humeur.

Notre existence n'était pas de roses. Il faisait froid, très-froid même, et le brouillard, qui restreignait l'horizon autour de nous à quelques encablures, se résolvait de temps en temps en averses épouvantables, mêlées de grêle souvent. Malgré cela nous ne pouvions nous tenir que sur le pont. Faute d'espace pour s'y promener, nous demeurions accroupis du matin au soir sur le petit rouf de la cabine, serrés les uns contre les autres, dans le silence et l'impassibilité apparente du mohican. Un coup d'œil jeté dans l'intérieur de la barque justifiera cette obstination à demeurer au grand air.

La cabine, où l'on ne pouvait se tenir debout vu le peu d'élévation du plafond, renfermait deux couchettes, réservées à MM. de Raousset et Bowen, et un vaste fourneau en fonte qui laissait à peine à trois personnes

la place d'y être fort mal à leur aise. La température en était très-élevée, et l'air qu'on y respirait était un composé d'acide carbonique, d'émanations culinaires et de fumée de tabac; aux heures des repas le séjour en était insoutenable.

Dans la cale, qui avait tous les désagréments d'un entrepont, doublés de ceux d'une cambuse et multipliés par l'exiguïté de l'espace, les choses étaient pires. Le grand panneau étant condamné, on n'y pénétrait que par la cabine et au moyen d'une gymnastique sévère des pieds et des mains sur les flancs du poêle, par dessus les ustensiles de cuisine. Quand ce meuble aussi indispensable qu'incommode était en activité de service, la nécessité d'éviter le contact de ses parois brûlantes compliquait singulièrement la difficulté.

Une fois dans l'ancre, il fallait se tenir horizontalement, sans remission; pas moyen de se mettre sur son séant seulement. L'avant, jusqu'au mât de misaine, était réservé à Sainte-Barbe; sous le panneau, peu hermétique, il pleuvait presque continuellement. C'était donc autour du grand mât que nous prenions notre repos sur un sommier des moins élastiques: barils, caisses, malles, sabres et fusils. Les angles en étaient heureusement tempérés par une couche de vieilles voiles, dont les ralingues seules nous gênaient un peu.

Personne, excepté Albert, ne se décidait à pénétrer dans ce royaume du mal de mer qu'à la dernière extrémité, j'entends vaincu par le sommeil. Au point du jour, les hommes de quart transis appelaient le coq pour avoir du café chaud. Le tapage qu'il fallait faire pour arracher Albert à un sommeil réel ou feint éveillait infailliblement toute la communauté. Faute d'un tirant d'air suffisant, le fourneau fumait jusqu'à ce que le charbon fût en ignition; cette fumée, grasse et suffocante, nous envahissait lentement et nous forçait à prendre la fuite.

Le 1^{er} juin nous faisons route, la tempête s'étant apaisée dans le courant de la nuit précédente. Le brouillard ne cède pas toutefois, et nous ne pouvons apprécier à quelle distance nous sommes de la côte. Tout porte à croire que nous en sommes éloignés, et c'est un nouveau motif d'altercation; les esprits s'aigrissant dans la souffrance, elles deviennent de plus en plus acerbes. Cependant je suis convaincu que personne n'était fâché intérieurement de se savoir au large par un temps aussi brumeux. D'ailleurs, Spinks ignorant les raisons qui nous faisaient désirer de demeurer dans des eaux peu profondes, en avait d'excellentes à donner pour excuser sa tendance à gagner la pleine mer, sans parler des dangers ordinaires du cabotage. Nous luttons depuis notre départ contre le vent du sud, tandis qu'à cette époque de l'année, de mai à novembre, le vent de N. O. règne assez régulièrement dans ces parages. Spinks espérait rencontrer ce souffle favorable à quelques lieues de la côte, ce qui était plausible. On lui avait dit maintes fois qu'on avait hâte d'arriver; il pensait servir cette envie, et peut-être eussions-nous évité bien des malheurs en nous laissant guider par lui. Le vieux marin souffrait beaucoup de toutes ces tracasseries, aussi commençait-il à partager avec Albert les consolations de la dame-jeane.

M. de Raousset annonce l'intention de faire escale à l'île Cedros; cette île appartient à M. Limantour, un de nos compatriotes, depuis longtemps établi au Mexique où il a fait une grande fortune. Son nom a eu du retentissement, il y a quelques années, à cause de ses prétentions à la propriété de terrains immenses dans la haute Californie, comprenant une partie de la ville et du port de San-Francisco; les tribunaux américains l'ont débouté de sa demande en 1860, à la suite de débats qui ont duré plusieurs années.

M. Limantour et M. de Raousset s'étaient rencontrés

souvent, tant à San-Francisco qu'à Mexico, et le propriétaire avait invité l'aventurier à visiter son île à l'occasion; l'occasion ne pouvait être meilleure. Au dire de M. Limantour elle avait d'excellents mouillages, de bonnes aiguades, de magnifiques bois de cèdres d'où elle tirait son nom, et ses hauteurs escarpées nourrissaient des troupeaux de chèvres sauvages. Nous avions besoin de repos, d'eau et de viande fraîche; il fut arrêté que l'on y passerait deux jours, ce qui n'était pas trop pour boucaner quelques chèvres, remplir les barils vides et nettoyer les carabines que la rouille attaquait. Spinks met le cap à terre.

Le temps s'étant éclairci le lendemain, nous apercevons à l'ouest un pic très-élevé dans lequel nous n'avons pas de peine à reconnaître celui de l'île Guadalupe dont le sommet mesure mille mètres. Cette île, aride et inhabitée, est située à 75 ou 80 lieues de la côte et la position que nous occupons par rapport à elle nous permet de conjecturer que nous sommes furieusement éloignés de l'île Cedros, ce qui est une admirable cause de dispute. Néanmoins la brise est forte et, si elle se soutient, nous pouvons y arriver en vingt-quatre heures d'une seule bordée. Pour ce faire, nous torchons de la toile toute la journée du lendemain au risque de fatiguer un peu *la Belle* qui, naviguant de bout à la lame, vole au milieu de flocons d'écume et rend beaucoup d'eau à la pompe. Dès midi, le 3, on découvrit à l'avant un point élevé que nos marins nous donnèrent pour l'île Cedros, après avoir pris hauteur.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous nous trouvâmes en face d'un groupe de rochers de cinq à six milles de circonférence, formé de trois îlots très-rapprochés, dont le plus considérable, celui que nous prenions en confiance pour l'île demandée, pouvait avoir 250 mètres d'élévation; il était situé au sud des deux autres. A gau-

che, la terre ferme était voilée d'un faible rideau de brume, que déchirait une pointe hardie dans laquelle les marins voulurent voir le cap San-Eugenio, ou tout au moins l'île Natividad. Son éloignement et sa position auraient dû les éclairer sur leur erreur, mais les cartes étaient depuis longtemps réputées mal faites, ce qui s'était trouvé vrai bien des fois. On n'y voyait, à l'ouest de l'île Cedros, que les rochers de San-Benito, qui ne figurent pas sur la plupart des cartes terrestres, et auxquels on n'avait donné sur les nôtres que l'importance d'un écueil à éviter. Il demeura donc constant que nous étions en possession de l'île Cedros.

La côte occidentale du groupe paraissant hérissée de brisants, nous cherchâmes un port sur le bord opposé. Parvenus en louvoyant jusqu'à l'extrémité la plus méridionale, nous demeurâmes convaincus que le mouillage, s'il en existait un, ne pouvait se trouver que dans le bassin intérieur formé par les trois îlots. *La Belle* vira de bord en conséquence et vint ranger d'assez près une côte saine et accore, sombre muraille de rochers dont la base se perdait à pic dans une eau profonde.

A peu de distance de l'entrée, le vent nous manqua soudain. Nous étions à une demi-encablure de la falaise, et c'était elle qui nous masquait. Jamais il n'y eut de sujet de querelle si bien trouvé; on en profita. Nos hommes se rejetèrent mutuellement la responsabilité d'une faute qui n'était celle de personne, ou qui était celle de tous, dans le cas où l'accident pouvait être prévu, ce qui n'est pas douteux. Simon le fit très-bien sentir plus tard; malheureusement à ce moment-là il dormait après son quart.

Cependant le flot nous affalait à la côte, au pied de laquelle il venait se ruer avec assez de force pour nous détruire sans merci du premier choc. L'imminence du danger coupa broche à toutes récriminations, et l'on cou-

rut aux avirons. Nous avions quatre grandes rames qui se bordaient sur de hauts chandeliers mobiles à fourches; elles avaient été achetées à l'instigation de Simon et nous furent plusieurs fois d'une utilité majeure dans des circonstances analogues, notre canot, où l'on ne se plaçait trois qu'avec les plus grandes précautions et qui ne se manœuvrait qu'à la godille, étant trop léger pour servir de remorqueur. Ce jour-là, les avirons nous sauvèrent d'une perte certaine.

Nous sortimes donc de ce mauvais pas, tout le monde ayant mis la main à la chiourme, y compris Simon, que l'on avait éveillé, Albert et Tom, les deux adeptes du *far niente*, et Bowen, dont les forces trahissaient malheureusement l'énergique volonté. Enfin nous pénétrâmes dans l'intérieur du triangle, et l'ancre tomba dans une petite anse de l'île bien protégée par des contreforts de rochers. Au fond, une plage étroite et roide régnait au pied d'un talus de quelque trois mètres de hauteur, au-dessus duquel s'étendait un plateau. Albert fut expédié à terre avec la batterie de cuisine, afin de nous préparer à souper. Les voiles serrées, nous nous y transportâmes tous à la brune avec nos couvertures, nous faisant une fête d'y passer la nuit. Spinks demeura seul à bord pour la garde du navire.

es